



« La Bio française au seuil du changement d'échelle »

Une conférence de Jacques Caplat



Jacques Caplat, célèbre conférencier, auteur du livre "l'agriculture biologique pour nourrir l'humanité" (Ed. Actes Sud, 2012), agronome et anthropologue, administrateur d'Agir pour l'Environnement et de Bio Cohérence, a été invité par Bio Cohérence pour intervenir à la suite de son Assemblée générale du 05 février 2018 sur le thème "**La Bio française au seuil du changement d'échelle**".

*Si aujourd'hui le constat d'un changement d'échelle de la Bio est évident, avec une accélération des conversions depuis 3 ou 4 ans, il semble néanmoins nécessaire de revenir aux fondamentaux de la Bio : **de quelle Bio parle-t-on ?***

Bien au-delà d'une agriculture sans chimie, **Jacques Caplat** défend l'idée d'une Bio qui, parmi d'autres formes d'agricultures, privilégie une approche globale des écosystèmes agricoles qui la distingue de l'agriculture conventionnelle. Car il n'y a pas « une » agriculture mais « des » agricultures, inventées en une trentaine de lieux différents. L'agriculture dite conventionnelle - qui fait aujourd'hui convention dans les institutions internationales - est née dans le croissant fertile (Syrie-Irak actuels), puis s'est étendue en Occident, influencée par la pensée grecque, amplifiée lors de la Renaissance et caricaturée après-guerre. Basée sur la **centralisation des savoirs**, elle est fondée sur une **approche réductionniste** qui appréhende la complexité à travers des modèles simples et le contrôle de paramètres indépendants, à l'opposé d'une approche systémique. Cette agriculture conventionnelle a ainsi progressivement conduit à une uniformisation des cultures et requiert une intervention active de l'Homme sur les milieux (apports d'engrais, irrigation, etc.).



Au cours de l'histoire de l'humanité, cette agriculture s'est développée dans un contexte où **la main d'œuvre était facteur limitant** : pour pouvoir organiser les pouvoirs, constituer des sociétés hiérarchiques ou bâtir des cités, l'Homme a dû se libérer du temps nécessaire. Augmenter la productivité, qui se définit par un rendement par travailleur (et non un rendement à l'hectare, qui relève de l'intensivité), a ainsi toujours été un objectif que s'est donné l'Humanité pour permettre son développement.

« Le productivisme a été un choix logique et cohérent dans un contexte de manque de main d'œuvre ; mais aujourd'hui, maintenir ce choix se relève être un contre-sens historique dans des sociétés confrontées au chômage de masse et à des problèmes environnementaux pressants ».

Notre société doit se repositionner afin de valoriser le travail, considérer l'environnement comme un partenaire -et non un adversaire- pour (ré)inventer une **agriculture holistique, systémique et globale**.

Ce type d'agriculture a néanmoins toujours existé : chez les Mayas, en Orient, en Afrique et plus récemment en Europe. Rudolf Steiner a par exemple développé en 1924 de grandes idées, qui ont été confrontées aux réalités du terrain par Ehrendfried Pfeiffer. L'ouvrage « *Fécondité de la terre* », publié par Pfeiffer en 1938, pose le socle d'une agriculture biologique dont l'objectif est de s'apparenter à la reconstruction d'un **organisme agricole**. Ces idées ont été reprises par Sir Albert Howard avec l'agriculture organique (livre « *Testament agricole* », 1940).

C'est à travers un lien renforcé au territoire et de nouvelles pratiques, comme les associations culturales, l'utilisation de semences adaptées, adaptables et évolutives -telles les semences paysannes- que notre agriculture deviendra résiliente.




L'agriculture biologique n'est plus une agriculture de niche mais va dans le sens de l'Histoire, avec de plus en plus d'acteurs, d'entreprises, d'agriculteurs, qui veulent évoluer. La demande en produits bio est exponentielle, et plus on augmente l'offre, plus la demande augmente : ces indicateurs confirment que **notre agriculture est déjà engagée dans une logique de transition**.

Cependant, **Jacques Caplat** démontre que si la Bio est réduite à une **agriculture conventionnelle « sans chimie »**, le développement d'une agriculture biologique de masse apporterait certes un progrès écologique, mais risque de ne pas être durable. Certains modèles « sans chimie » qui reproduisent des systèmes de monoculture sur de grandes étendues (production de certains vignobles, cultures de légumes de plein champs, etc.) sont dans une impasse technique. Ils menacent leur propre durabilité, mais également celles des autres agriculteurs : car avant de s'effondrer, ces systèmes auront le temps de casser les prix et de développer une « sous-bio » qui risque d'affaiblir l'ensemble des producteurs biologiques.



Pourtant, de nombreux agriculteurs, engagés dans une révision globale de leurs systèmes de production au moment de leur conversion, tirent une telle satisfaction de leur métier qu'ils mettent en place des pratiques dont l'exigence va au-delà du règlement bio européen.

L'enjeu ne serait finalement pas tant du côté des paysans que des filières agroalimentaires. Pour remédier à cette perspective, **Jacques Caplat** insiste sur l'importance de s'investir dans la structuration d'une offre cadrée et dans l'accompagnement technique des producteurs, afin de subvertir l'agroalimentaire sans céder sur les exigences de démarche comme celle portée par **Bio Cohérence**. 

Une segmentation et une diversification de l'Agriculture Biologique est sûrement un recours nécessaire. Pour **Jacques Caplat**, **Bio Cohérence est une des démarches françaises de différenciation les plus poussées**, même s'il s'attend à l'émergence de plusieurs niveaux de « labels Bio » dans les années à venir.